

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
livres

Champigny
Librairie Champigny
4474, rue St-Denis
Montréal (Québec)
844-2587
du 21h
sept
jours
Offrez jusqu'à
20%
en commande

Montréal, samedi 21 octobre 1989

Nos pauvres bibliothèques

FRANÇOISE LAFLEUR

Le rapport Sauvageau soulignait en 1987 l'état de sous-développement des bibliothèques publiques du Québec, tant du côté des ressources documentaires qu'humaines et financières. Par exemple, en 1985, le fonds documentaire québécois représentait 1,56 volume par habitant par rapport à une moyenne nationale de 2,2 volumes par tête. L'Ontario venait au premier rang avec un ratio de 2,76 et l'Alberta en deuxième avec un taux de 2,42. En ce qui a trait aux dépenses totales des bibliothèques publiques, le Québec se situait alors en cinquième rang des provinces canadiennes avec une moyenne de \$ 11,79 par tête comparativement à une moyenne nationale de \$ 18,05 et de \$ 24,59 en Ontario.

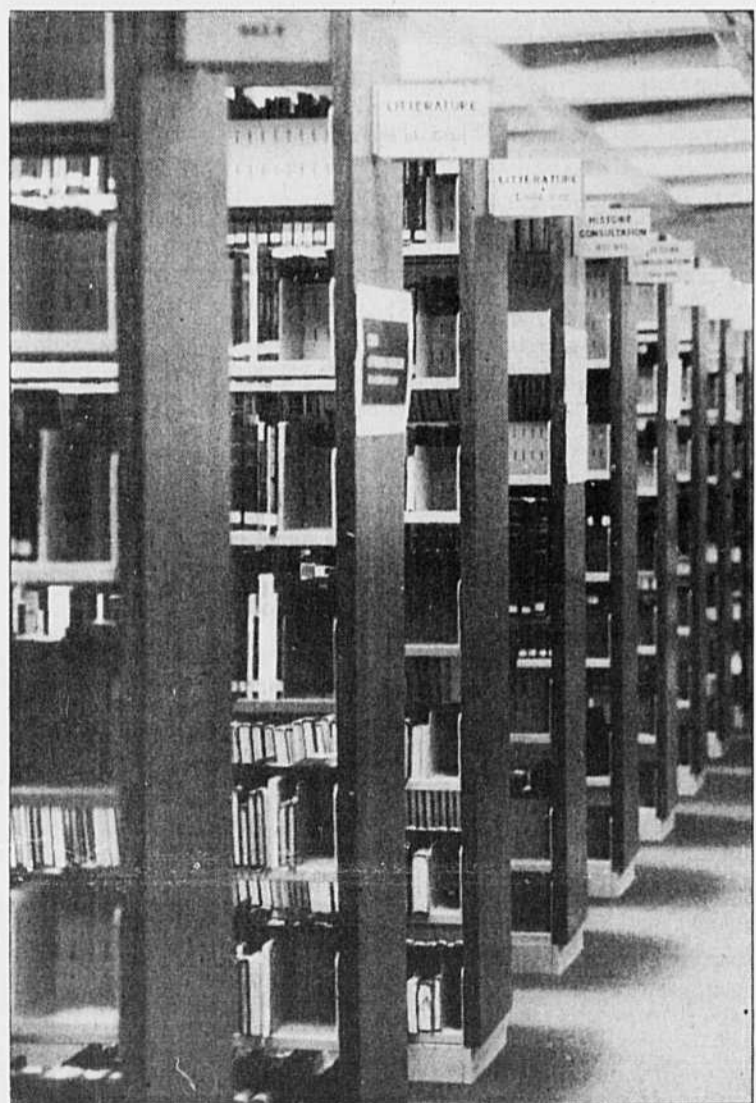
En voulant donner suite aux mesures préconisées par la Commission d'étude (recommandations regroupées dans le rapport intitulé *Les bibliothèques publiques, une responsabilité à partager*), l'ex-ministre des Affaires culturelles, Lise Bacon, annonçait en avril dernier la création d'une Direction des bibliothèques publiques pour tenter de remédier à la situation. L'organisme a vu le jour en juin 1989. Le directeur de cette nouvelle unité administrative, Michel Bonneau, a donc pour mission de mettre sur pied divers moyens d'action tout en assurant la cohérence des interventions, de concert avec les directions régionales du ministère et les associations du milieu des bibliothèques. Jouant un rôle d'aide-conseil dans des domaines aussi variés que l'implantation de nou-

velles bibliothèques, le développement des collections, l'informatisation, la coopération ou l'animation, la Direction des bibliothèques publiques assure également la gestion des programmes d'aide financière.

« Notre principal mandat, c'est de faciliter le développement des bibliothèques sous tous ses aspects », explique Michel Bonneau. « Bien sûr, entre autres priorités, nous voulons mettre l'accent sur le renouvellement et le développement des collections qui commencent à souffrir de vieillissement ». Déjà en 1988, le gouvernement offrait une subvention de 50 % du budget d'acquisitions aux municipalités qui décidaient de consacrer un certain montant d'argent à l'achat de livres; pour chaque dollar investi à cet effet par la municipalité, le gouvernement allouait un montant équivalent, soit un dollar. « Nous maintiendrons cette politique de soutien cette année », ajoute Michel Bonneau. « Il s'agit d'une mesure qui incite les municipalités à investir davantage d'argent dans l'achat de volumes tout en permettant aux bibliothèques de rattraper le retard pour ce qui est du fonds documentaire ».

Mais toutes les municipalités ne peuvent facilement se prévaloir de cette offre gouvernementale. Car « pour acheter du contenu, il faut d'abord un contenant », commente Michelle Dupuy, présidente de l'Association des directeurs de bibliothèques du Québec. Malgré toute leur bonne volonté d'acquiescer davantage de volumes pour offrir à leur clientèle, certaines

Voir page D - 6 : Bibliothèques



Au poste des dépenses pour ses bibliothèques publiques, le Québec vient au cinquième rang des provinces.

Pascal Quignard dans un escalier de Montréal

GUY FERLAND

J'ai rencontré Pascal Quignard par hasard au bas d'un escalier. Je ne l'ai pas reconnu tout de suite. La dernière fois que je l'avais vu, c'était il y a 20 ans lorsqu'il entra au comité de lecture des éditions Gallimard. Il avait alors la mèche rousse rebelle, les cheveux au vent, et il venait de publier deux essais sur Maurice Sève et Sacher-Masoch, *La parole de la Délie* et *L'être du balbutiement*. Il avait tout juste 20 ans.

Vingt ans plus tard, il est toujours aussi plein de vie et souriant, même s'il a perdu quelques cheveux. Son dernier roman, *Les escaliers de Chambord*, est au plus fort de la course au Goncourt et Quignard est surtout connu comme l'auteur, entre autres, du *Salon de Wurtemberg*. Les deux romans sont parus aux éditions Gallimard.

Sur la première marche : « Comment ça va ? Très bien. Mon dernier roman est en lice pour le Goncourt. Si je l'obtiens, j'aurai certainement quelques lecteurs de plus. C'est ce que tout écrivain qui se respecte désire dans le fond. Et puis, une fois qu'on l'a obtenu, on ne peut plus l'avoir. J'en serai débarrassé dans l'avenir. Si je ne l'ai pas, tant pis. »

Sur la deuxième marche : « Et le travail de lecteur chez Gallimard ? C'est toujours un rêve. Je n'aurais jamais cru qu'on pouvait vivre de la lecture. Pour moi, c'est un plaisir constant. »

Sur la troisième marche : « Que racontes-tu ton nouveau roman ? C'est très simple. J'ai voulu mettre en parallèle les sensations tenaces de l'enfance en rapport avec la vie adulte. Un collectionneur de jouets miniatures très riche parcourt le monde à la recherche d'objets de plus en plus rares. Dans ses déplacements, il rencontre plu-

Voir page D - 6 : Quignard

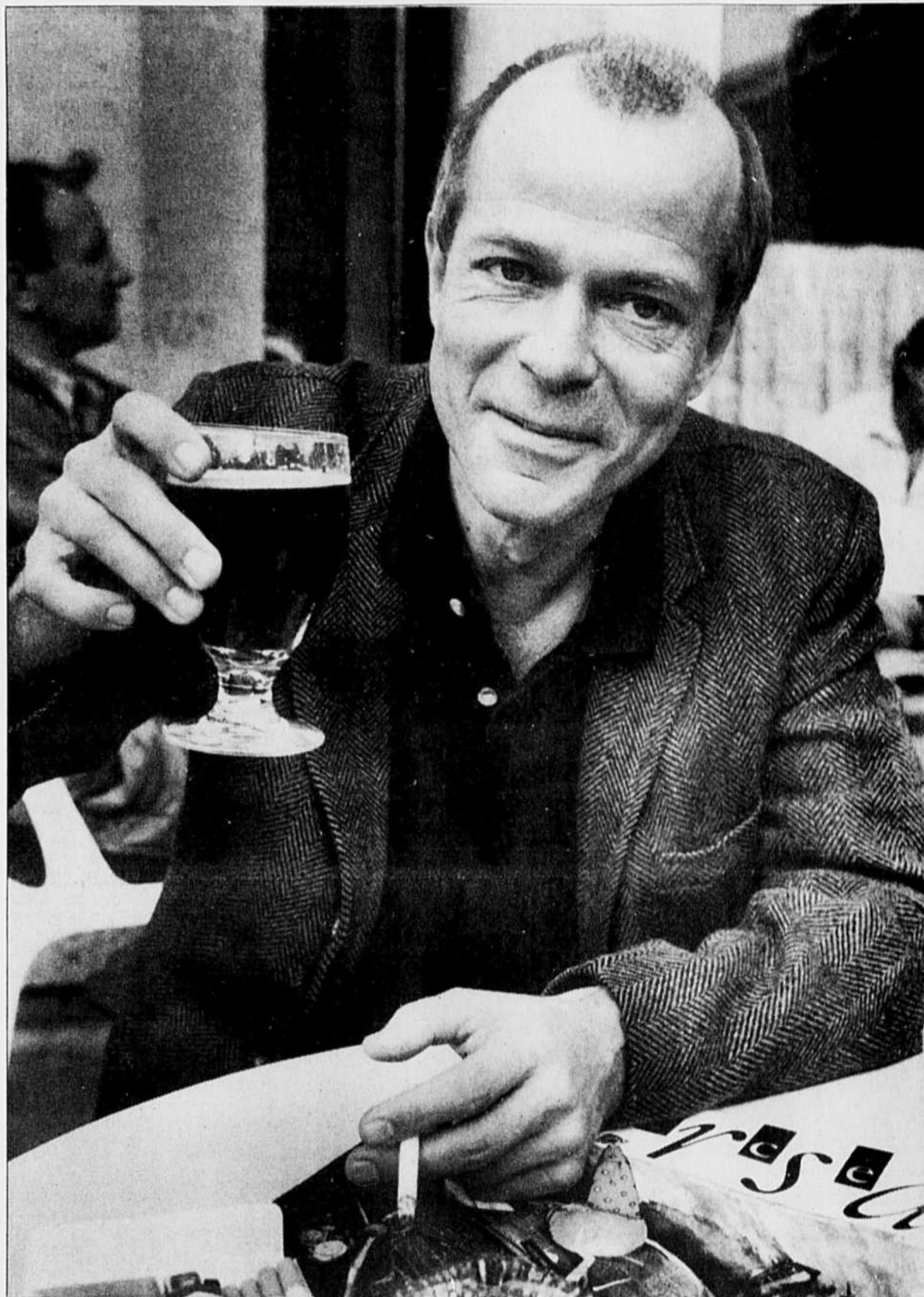


PHOTO JACQUES GRENIER

Une nomination au Goncourt, ça s'arrose...

Les plaines à l'envers

L'auteur de *Nulle part au Texas* et de *Agenor, Agenor*, Agenor nous revient chez *Libre Expression* avec un roman qui se déroule cette fois au Québec, qui nous présente un scénariste et sa co-scénariste et un dénouement inattendu sur les plaines d'Abraham.



FRANÇOIS BARCELO

Comment le souvenir de Rachel s'était-il infiltré dans ses pensées ?

Lorsqu'il se posa la question, Noël Robert fut d'autant plus incapable d'y répondre que, depuis quelques instants, au souvenir de Rachel s'était ajouté celui de Monique.

Puis le souvenir plus vif encore de Micheline se superposa aux

deux autres.

Cela s'arrêta là, car c'étaient, avec France, les seules femmes qui avaient eu une certaine importance dans sa vie. Il avait eu quelques autres aventures éphémères, mais ces quatre femmes étaient les seules qui avaient compté pour lui.

Il avait été marié à Rachel pendant deux ans. Monique avait en quelque sorte fait le pont avant son mariage avec France. Micheline était la seule dont il avait fait la connaissance après son second mariage. Et elle était justement le genre de femme que France n'aurait pas aimé qu'il connût. Elle riait souvent, semblait l'admirer pour des raisons qu'il n'arrivait pas à percevoir. Elle était douce avec lui. Et il n'avait jamais très bien compris non plus pourquoi elle lui avait un jour remis une note lui annonçant que tout était fini.

Il se rendait maintenant par-

faitement compte que ces quatre femmes — France y compris — avaient toutes été impeccables avec lui. Elles avaient été des compagnes agréables, des maîtresses passionnées, et même parfois un peu sa mère quand il paraissait regretter d'être orphelin.

Il lui vint l'idée d'écrire à Rachel, Micheline et Monique une seule lettre avec son ordinateur en apportant simplement les changements nécessaires pour la personnaliser selon chacune des trois destinataires.

« Ma xx chérie », écrivit-il d'abord.

Il n'aurait ensuite qu'à remplacer « xx » par un des trois prénoms.

« Je ne sais trop pourquoi je me suis mis à penser à toi aujourd'hui. »

Il continua, s'efforçant d'écrire une lettre plus amicale qu'amoureuse. Il parla beaucoup de lui —

du scénario qu'il écrivait — et ne se gêna pas pour mentionner France. Il n'avait pas envie que l'une des trois — et à plus forte raison les trois — s'imaginât qu'il voulait la revoir et tentât de le relancer.

Lorsqu'il fut satisfait de sa lettre, il en fit une première version pour Rachel; une deuxième, pour Micheline, dans laquelle il ajouta une allusion à sa note de rupture; et une troisième pour Monique, dont il retrancha cette allusion.

Il allait mettre l'imprimante en marche lorsque le téléphone sonna. C'était Roch Marcoux, qui voulait simplement des nouvelles du scénario. Il n'y en avait pas. Le producteur ne sembla pas s'en inquiéter outre mesure.

Noël Robert raccrocha. Il imprima les trois lettres, les signa, les glissa dans des enveloppes qu'il scella. Puis il se rendit compte qu'il ne savait plus quelle

Voir page D - 6 : Inédit

PAUL WARREN
Le secret du star system américain
Une stratégie du regard
212 p. — 19,95 \$

PAUL WARREN LE SECRET DU STAR SYSTEM AMÉRICAIN UNE STRATÉGIE DU REGARD

- Une analyse captivante du pouvoir qu'exerce le cinéma américain dans le monde et, plus particulièrement, de son influence technique sur la manière de réaliser des films à succès.
- Après avoir lu cet essai, il n'est plus possible de voir un film ou de regarder la télévision du même oeil.

ESSAI



l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

ESSAI



Horribles pages à lire ou... à sauter

MISERY
Stephen King
Paris, Albin Michel, 1989
391 pages

SYLVIE MOISAN

JE DOUTE qu'il puisse exister une seule personne au monde qui demeure insensible à ce dernier livre de Stephen King, que l'on soit amateur du genre ou pas. King nous livre là, en effet, un puissant thriller qui ne laisse pour ainsi dire aucun répit à son lecteur, et ce du tout début jusqu'à la fin.

Depuis la publication de son roman *Carrie*, qui connut un immense succès et fit même, comme plusieurs autres de ses oeuvres, l'objet d'un film, Stephen King est devenu l'un des auteurs américains les plus lus à travers le monde. Que l'on songe à *Shining*, *l'enfant lumière*, à *Sem-tierre* ou encore à *Brume* et l'on comprendra que cet auteur soit ordinairement classé dans la catégorie des auteurs de fantastique. Pourtant, dans *Misery*, King déroge à bien des égards à ses habitudes. En effet, les éléments qui composent ce roman ne relèvent pas, à proprement parler, du fantastique. Il s'agit plutôt ici d'une sorte de roman policier, avec un très fort suspense, bien entendu, et qui comporte cette part d'horreur omniprésente dans les oeuvres de cet auteur. Le côté « psychologique » y est également très développé. Tout au long du livre, le lecteur est amené à suivre la pensée de héros. Or, et c'est bien en cela que réside la particularité de ce roman, pour l'essentiel, ces réflexions tournent autour du phénomène de l'écriture, puisque

ce héros est écrivain. King pose, en effet, ici les questions, par personnage interposé, de la liberté et de l'intégrité de l'écrivain, de son rôle dans la société, de son rapport à l'oeuvre écrite et de sa relation avec le lecteur. Comme quoi même un auteur à succès comme l'est ce Sheldon (et King ?) peut être confronté aux sempiternelles (mais combien réelles) angoisses de l'écrivain.

Le personnage principal de ce récit, Paul Sheldon, est donc un auteur à succès. Il écrit depuis des années des romans qualifiés de « gothiques », c'est-à-dire cette sorte de romans se situant dans le passé dans un décor composé de châteaux, de manoirs élégants et dont les protagonistes sont ordinairement de riches et séduisants membres de l'aristocratie qui vivent des amours contrariées mais finissent toujours par triompher des obstacles. L'héroïne de ses livres se nomme Misery. Un beau jour, las d'écrire ce genre de roman qui lui rapporte pourtant une fortune, il décide de tuer Misery dans ce qui sera, croit-il, le dernier roman de la série. Enfin libéré de sa créature, il écrit un nouveau livre, un « vrai » celui-là. Mais voilà qu'il fait un accident de voiture. Annie wilkes, une ancienne infirmière, le recueille chez elle et le soigne... à sa façon. Fanatique des romans mettant en scène la belle Misery, Annie ne pardonne pas à Sheldon de l'avoir tuée. Elle exige de lui qu'il écrive un nouveau roman dans lequel il la ressuscitera. Cloué dans une chaise roulante et bienôt complètement dépendant des drogues que lui donne Annie pour lutter contre la douleur, il n'a pas d'autre choix que de se mettre au travail.



Stephen King, auteur de pages à faire frissonner.

Les rapports de Sheldon et d'Annie sont ceux d'une victime avec son bourreau. King va très loin dans la description de ce qui s'avère être un lien de dépendance et de soumission totales et de la perte d'intégrité qui en découle nécessairement. Car Annie est aussi folle que l'on puisse se l'imaginer. Paranoïaque et sadique, elle a déjà à son actif plusieurs meurtres lorsqu'elle met la main sur le pauvre Sheldon. Ce contexte nous vaut quelques-unes des pages parmi les plus horribles qu'il m'ait été donné de lire et de... sauter. Certains passages vont, en effet, si loin dans l'horreur et la cruauté que je n'ai pas été capable d'en lire plus de quelques lignes.

Tout au long du récit, le lecteur assistera à la rédaction du livre que Sheldon est contraint d'écrire. Il pourra même en lire quelques extraits qui sont reproduits dans le roman. King pousse le mimétisme jusqu'à restituer fidèlement l'appa-

rence du manuscrit, tapé à l'aide d'une machine à écrire à laquelle il manque quelques lettres. Mais le lecteur aura aussi le privilège de constater à quel point la fiction et le réel se confondent et s'entremêlent lors de l'écriture d'un livre, car Sheldon ne manque pas d'incorporer dans l'oeuvre qu'il écrit quelques-uns des éléments de sa vie avec Annie. À mesure qu'il rédige son roman, Sheldon prend conscience de l'importance de l'écriture dans son existence et de tous les mécanismes qui entrent en jeu lorsqu'il s'agit de créer, particulièrement quand votre vie en dépend. En effet, un peu comme Shéhérazade, Sheldon sait que tant qu'il écrira, il demeurera en vie, car Annie a trop envie de connaître la suite de l'histoire pour en tuer l'auteur. Les rapports de force qui se nouent entre les deux personnages à cause du livre en cours d'écriture sont l'un des éléments essentiels qui composent ce roman, car si Sheldon est totalement dépendant d'Annie à cause de la domination physique qu'elle exerce sur lui, Annie, elle, est en quelque sorte captive de Sheldon à cause du pouvoir qu'il exerce sur elle grâce à son livre. Bien sûr, on n'a pas le droit de confondre les idées du personnage avec celles de l'auteur et d'en inférer que King, tout comme Sheldon, s'interroge sur les rapports qui existent entre les oeuvres de grande diffusion et les oeuvres plus « littéraires ».

Mais la tentation est forte de le faire ici lorsque l'on constate que, tout autant que son personnage-écrivain, King « ne peut s'empêcher » d'écrire cette sorte de livres qui ont fait de lui un maître du genre. Il reste que, avec ce livre, King risque de se gagner de nouveaux lecteurs.

Un livre pour tous, absolument.

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1 Le Premier Quartier de la lune	Michel Tremblay	Leméac	(1)*
2 Misery	Stephen King	Albin Michel	(2)
3 Dors ma jolle	Mary Higgins-Clark	Albin Michel	(10)
4 Sire Gaby du lac	Francine Ouellete	Quinze	(3)
5 La Chair de pierre	Jacques Folch-Ribas	Robert Laffont	(5)
6 Le négociateur	Frederick Forsyth	Albin Michel	(6)
7 Juliette Pomerleau	Yves Beauchemin	Québec/Amérique	(4)
8 Rendez-vous	Judith Krantz	Belfond	(-)
9 Une prière pour Owen	John Irving	Seuil	(7)
10 Dédale	Larry Collins	Robert Laffont	(8)

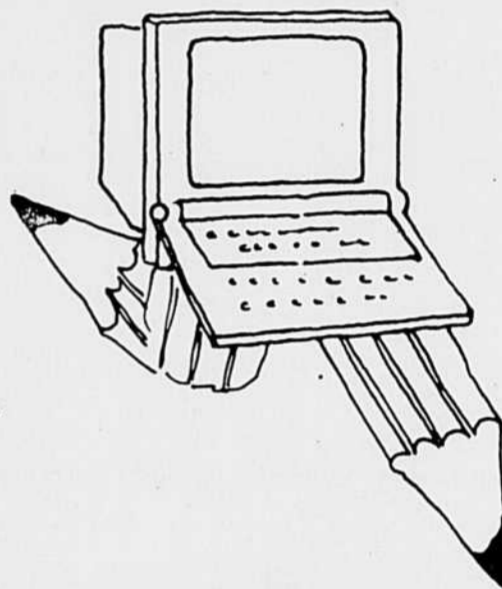
Ouvrages généraux

1 Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Robert Laffont	(1)
2 L'état du monde Collectif		Boréal	(-)
5 Père manquant, fils manqué	Guy Corneau	Éditions de l'Homme	(5)
4 Le voyage fantastique		Gründ	(-)
3 Histoire du Québec contemporain	Linteau et al.	Boréal compact	(5)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté; Chicoutimi : Les Bouquinistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française. * Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente.

Drôle de famille

C'est sur le réseau Alex 2 qu'est revenue la nouvelle aventure de roman interactif. Les participants et les lecteurs trouveront chaque mois dans CROC les personnages du roman sous forme de feuilleton illustré. Les aventures de nos héros et héroïnes commentaient avec les interventions suivantes.



On n'avait jamais rien vu de pareil, le vieux homme au village disait que... mais il avait la réputation d'être un vieux fou et personne ne l'écoutait, mais pourtant, cette fois, il n'avait pas tort.

« Pas un mot sur Jo-Mar (les parents) mon vieux sarpan, ou j'tenvoie mes serpents ». La menace de Lamphère était à prendre au sérieux...

Elles se poursuivent avec les suivantes

... mais le vieux répond : « Tu me fais pas peur, maudit sacripant. Dans mon jeune temps, mon chum Moïse, y changeait les serpents en bâtons... à moins que ce soit le contraire... charette-à-foin de mémoire... »

GARTH
Le châtement avait été décidé démocratiquement par Lamphère et ses frères à quatre contre un. Le vieux allait ravalier ses mots...

ALIS
Sa disparition horrible n'arrangeait rien. Il fallait vraiment être monstrueux pour forcer ce veil homme à manger deux énormes pots de Cheez-Wiz en regardant Mike Vainlou chanter La dame en rose...

TINTIN
C'est Marie Fortier qui assure toujours le choix des interventions. L'illustration thème de l'aventure, et les prochaines, sont de Gabriel Morrisette.

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Salon du livre de Rimouski

Le 24e salon du livre de Rimouski aura lieu à l'Université du Québec à Rimouski du 26 au 29 octobre et il est placé sous le thème *Une folle folle brise*. Lors de l'ouverture officielle qui aura lieu le 26 octobre à 19 h en compagnie de l'animateur Daniel Mathieu et du groupe Phazz, on procédera à la remise officielle des prix Arthur-Buies, Jovette Bernier et Radio-Canada. Il y a en tout près de 50 kiosques à ce Salon et une vingtaine d'auteurs seront présents pour rencontrer le public dont Yves Boivert, Arlette Cousture, Tristan Demers, Jasmine Dubé, Josée Fréchette, Francine Ouellet et Sylvain Trudel.

Plume d'argent pour jeunes coeurs

Le concours littéraire *La plume d'argent*, réservé à toutes personnes de

60 ans et plus, est en cours et la date limite pour la remise des manuscrits est le 31 janvier 1990 à minuit. Tous les genres littéraires sont acceptés : roman, récit, biographie, témoignage, nouvelle, etc. Les participants doivent soumettre des manuscrits de 200 pages ou plus qui seront présentés à un comité de lecture. Le gagnant obtiendra le prix Angelina Berthiaume-Du Tremblay auquel est attachée une bourse de \$700 et verra son oeuvre publiée par les éditions du Jour. Le deuxième lauréat recevra un montant de \$400 et le troisième obtiendra \$100. Les personnes intéressées doivent s'adresser à : Concours littéraire La plume d'argent, a/s Mme Françoise Morin, 1474 est, rue Fleury, Montréal, H2C 1S1.

Atelier d'écriture retardé

Le premier atelier d'écriture de la société littéraire de Laval qui devait avoir lieu le lundi 16 octobre est reporté à 30 octobre. Pour plus d'informations contactez le 682-2708.

Concours outre-Atlantique

Le 4e concours Amitié et solidarité est ouvert du 15 octobre au 15 mars 1990. Cette compétition spécialement réservée à la francophonie comprend sept catégories : conte, nouvelle, poésie humoristique, sonnet, poésie libre, prix de la ville de Pau et prix de la Région. Pour tous renseignements au sujet de ces prix dont on ne connaît pas les bourses, contactez Raymond Lago au 11, rue Dr. Roux, 64150, Mourenx, France.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Mardi 24 octobre de 17h à 19h

Lancement de la revue ARCADE

« au-delà du réel »

automne 89

et recueil de nouvelles de DOMINIQUE BLONDEAU

DESTINS

VLB Éditeur

Samedi 4 novembre de 14h à 16h

PIERRE GOBEIL

LA MORT DE MARLON BRANDO

Les Éditions Tryptique

Mercredi 8 novembre de 17h à 19h

RAYMOND LEBLANC

CHANTS D'AMOUR ET D'ESPOIR

Michel Henry Éditeur

Vendredi 10 novembre de 17h à 19h

SUZANNE JACOB

PLAGES DU MAINE

nbj

Samedi 11 novembre de 14h à 16h

JEAN-ETHIER BLAIS

FRAGMENTS D'UNE ENFANCE

Leméac

Venez regarder avec nous

APOSTROPHES

le dimanche à 15h

1120, av. Laurier ouest

Outremont, Montréal

tél.: 274-3669

La librairie
GALLIMARD
bientôt au
3700
Boulevard
Saint-Laurent
(514) 499-2012
SUR 2 ÉTAGES AVEC ASCENSEUR • TOUS NOS LIVRES RÉPERTORIÉS SUR INFORMATIQUE

LES ÉCRITS DES FORGES INC.
C.P. 335 Trois-Rivières, Québec G9A 5G4

NOUVEAUTÉS

BEAUCHAMP LOUISE	Objet	5,00 \$
BOISVERT YVES	Les amateurs de sentiments (Co-édition Le Dé Bleu)	8,00 \$
BROSSARD NICOLE	Installations	8,00 \$
BROSSARD NICOLE	GRAND PRIX DE POÉSIE DE LA FONDATION LES FORGES — 1989	10,00 \$
BUIN YVES	Amantes (Cassette audio) (Co-édition Artalect)	10,00 \$
CARDUCCI LISA	Fou-l'Art-Noir (Co-édition Le Castor Astral)	5,00 \$
CLANCIER GEORGES-EMMANUEL	La dernière fois	5,00 \$
CHOLETTE MARIO	Tentative d'un cadastre amoureux	10,00 \$
COHEN ANNIE et GAGNON MADELEINE	Radium	5,00 \$
DARGIS DANIEL	Les mots ont le temps de venir	8,00 \$
DESBIENS PATRICE	Continents neufs	8,00 \$
FRÉCHETTE LOUIS	Amour Ambulance	8,00 \$
FRENETTE CHRISTIANE	La Légende d'un peuple (Introduction de Claude Beausoleil)	5,00 \$
LE GOUC GÉRARD	Cérémonie Mémoire	10,00 \$
GUIMOND DANIEL	Fermé pour cause de poésie	5,00 \$
LACHAPPELLE CÔME	Ne jamais rien dire	5,00 \$
LANGEVIN GILBERT	La réplique du doute	8,00 \$
LEDUC ANDRÉ	Né en avril	5,00 \$
MALHERBE ALAIN	Une barque sur la lune	5,00 \$
MAUFETTE GUY	Diwan du piéton (Co-édition Le Dé Bleu)	10,00 \$
MÉLIK ROUBEN	Le soir qui penche	8,00 \$
PELIEU CLAUDE	Ce peu d'espace entre les mots (Co-édition Europe-Poésie)	10,00 \$
PERRON JEAN	La rue est un rêve	10,00 \$
POZIER BERNARD	Un scintillement de guitares	5,00 \$
TREMBLAY YVAN	Un navire oublié dans un port	8,00 \$
VIGNEAULT FRANÇOIS	L'Espace Heureux	5,00 \$
COLLECTIF	(Prix de poésie OCTAVE-CRÉMAZIE 1989 Salon international du Livre de Québec)	5,00 \$
COLLECTIF	Croquis pour un sourire	5,00 \$
COLLECTIF	Des Forges # 27 (Sous la direction de Lucie Joubert)	12,00 \$
COLLECTIF	Choisir la poésie en France (Sous la direction de Bernard Pozier)	10,00 \$
COLLECTIF	La poésie mexicaine (Sous la direction de Claude Beausoleil) (co-édition Le Castor Astral)	10,00 \$
COLLECTIF	Québec Kérouac Blues	10,00 \$
COLLECTIF	Les passions s'avalent (co-édition galerie Daniel)	5,00 \$

Distribution en librairies: PROLOGUE (514) 332-5860
Autres: DIFFUSION COLLECTIVE RADISSON (819) 379-9813

LES ÉCRITS DES FORGES INC.
C.P. 335 Trois-Rivières, Québec G9A 5G4

CONGRÈS ANNUEL DE L'INSTITUT D'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE

«AUTOCHTONES, MIGRANTS ET RELATIONS ETHNIQUES»

Hôtel des Gouverneurs
SHERBROOKE

Les 27 et 28 octobre 1989

INSCRIPTION AU CONGRÈS

vendredi, le 27, à compter de 8:30 heures

Frais
d'inscription: 35,00\$
Étudiants: 10,00\$
Banquets: 27,00\$
Étudiants: 20,00\$

Des communications traitent des contacts entre Amérindiens et Blancs, des mouvements migratoires, des relations entre Canadiens français, Canadiens anglais et les autres groupes ethniques; comme chaque année d'autres communications seront présentées

sur les recherches historiques en cours.

Parmi les invités à la séance plénière, on comptera Élise Marienstras, de Paris, auteure de *Nous le peuple*, sur les origines du nationalisme américain publié chez Gallimard (1988), dans la collection "Bibliothèque des histoires".

Remise des Prix Lionel-Groulx, Guy-Frégault, Michel-Brunet et Maxime-Raymond, au banquet de l'IHAF, le vendredi 27 octobre, à 19:30 heures, à l'Hôtel des Gouverneurs, 3131 ouest, rue King, à Sherbrooke, 1-800-463-2820.

Pour renseignements et programme, s'adresser à
L'Institut d'histoire de l'Amérique française
261 ave Bloomfield, Outremont, Qc H2V 3R6 — 278-2232

Bienvenue à tous!

Sans faute

Les 91 candidats qui ont obtenu au Québec une note de 80 % et plus lors des demi-finales régionales des Championnats du monde d'orthographe de langue française sont réunis cet après-midi dans un studio de Radio-Québec pour se soumettre à l'épreuve de la dictée, qui sera lue par Bernard Pivrot au grand amphithéâtre de la Sorbonne, aux oreilles attentives de téléspectateurs de 36 pays. Cette émission de 45 minutes sera diffusée sur les ondes de Radio-Québec à 17 h. À 21 h, au cours d'une deuxième émission spéciale, Bernard Pivrot corrigera cette dictée. On dévoilera alors le nom des trois champions québécois, dans les catégories sénior professionnel, sénior amateur et junior. Le vainqueur de chaque catégorie se rendra à Paris le 2 décembre pour tenter d'y décrocher le titre de champion du monde. L'an dernier, c'est un Québécois, Jean-Christian Pleau, qui avait été proclamé champion du monde des pays francophones, dans la catégorie juniors.

Prix littéraires

L'association des auteurs des Cantons de l'Est a remis ses prix littéraires récemment. Le prix Alfred-Dessrochers, assorti d'une bourse de \$1.000, a été décerné à Yves Gosselin pour son recueil de poésie *Connaisance de la mort* paru aux éditions Tryptique. Le prix Yves-Sauvageau, d'une valeur de \$1.000 également, a couronné Patrick Quintal pour son manuscrit intitulé *Kraken, conte à la dérive*. Le prix Gaston-Gouin, doté d'une bourse de \$500, a été attribué à Marie Page pour son conte manuscrit *Drôle d'école*. Le jury des deux premiers prix était formé de Daniel Gagnon, Yvette Francoli et Hélène Ouvrard. Le jury du troisième prix était composé de Lise Blouin, Marc Genest et Robert Giroux.

Livres

le plaisir des

Heureux mariage de hasard, d'histoire et d'aventure

LE FEU MAUVAIS TEMPS
Claude Le Bouthillier
Québec/Amérique
Montréal, 1989, 447 pages



Jean-Roch
BOIVIN
Lettres
▲ québécoises

Voici un roman qui affiche bien ses couleurs de roman d'aventure et de roman historique. Dans une préface enthousiaste, Louis Caron, qui s'est illustré dans le genre avec *Le Canard de bois*, le compare à James Michener pour « le savant dosage du romanesque et du documentaire », à Bernard Clavel pour « des personnages plus grands que nature dont le souffle et le sang battent jusqu'en nous », et à Maurice Druon pour avoir su « donner à son récit l'ampleur réelle qui le situe dans son époque sous toutes ses dimensions ». On ne saurait mieux énoncer les lois du genre. Un genre qui connaît un regain de popularité et dont la veine remonte chez nous au moins jusqu'en 1874, quand Georges Boucher de Boucherville publiait *Une de perdue deux de trouvées*.

Dans la postface, l'auteur — qui ne ménage rien et nous réserve une surprise de taille à la trois cent quarante-unième page — ne fait pas mystère de ses intentions : « J'ai voulu faire ressortir, (...), les actions héroïques qui témoignent d'une vive résistance en Acadie, contrairement à l'image d'un peuple résigné devant les déportations qui a été véhiculée. » On comprendra que les mérites de ce roman ne soient pas strictement littéraires. Son mérite est d'abord de faire revivre une époque qu'on a préféré dire en chanson, pour mettre des dentelles à l'inconcevable : la déportation. Les années 1740-1763, « la fin de l'empire français en terre d'Amérique, une époque de ruptures », écrit l'auteur, « riche en aventures et en mythes qui ont encore leurs ramifications aujourd'hui. »

Sur le plan historique, c'est un roman richement documenté, soucieux du détail, dont la narration conduit le lecteur pas à pas dans le développement documenté de l'histoire. Avec notes en bas de page. Impeccable. Longuement mûri.

Sur le plan romanesque, le hasard est fortement mis à contribution pour compliquer l'intrigue et l'auteur met beaucoup d'application à rendre



PHOTO JACQUES GRENIER
Claude Le Bouthillier

ses personnages attachants. Le héros, Joseph Le Bouthillier, né de parents inconnus, venu de France s'installer au bord de la « Baye des chaleurs », mariée Angélique, une métisse blonde « superbe », bien qu'il soit hanté toute sa vie par le souvenir d'une Émilie qui n'aura pas attendu ce coureur des grandes voies d'eau et se sera enfuie en Bretagne grosse d'une fille qui s'appellera Héloïse. Joseph a des armoiries tatouées dans la peau qui pourraient le rattacher aux ducs de Bretagne. Il y

a même un trésor caché dans une île, comme dans les vrais romans d'aventure. Pittoresque et irrésistible. Avec aventure à Versailles et coup de tomahawk en plein bal!

Le style se fait fleuri dans les métaphores, érudit quand il s'absorbe dans les us et coutumes, vivre et manger, de ces habitants du Nouveau-Monde qui s'étaient fait une identité de leur appartenance à un lieu où leurs croyances se côtoyaient et se mélangeaient parfois. Les dialogues succombent sous le poids de l'information historique à véhiculer et l'on se trouve quelquefois dans des assemblées où les comparses dûment nommés déclament comme coryphées, comme s'ils disputaient des choses que nous devons savoir.

Côté historique, surchargé. Côté romanesque, c'est de la praline. Mais à la fin, le roman a une astuce audacieuse. Il nous présente une deuxième partie d'une soixantaine de pages qui ouvre le récit sur un présent dont on espère que l'auteur nous écrira le roman ici ébauché.

Nous nous retrouvons en 1981, sept générations plus tard. Un certain Christian Le Bouthillier, boursier à Paris et pensionnaire de la Maison du Canada, se met à délaisser ses cours entraîné par une double pas-

sion : celle de la recherche des traces de son ancêtre aux armoiries tatouées et au trésor caché, et celle qu'il ressent pour Dalila, la jeune femme juive de Halifax, également pensionnaire de la maison. « J'espère que je ne t'inquiéterai pas, lui dit-il, en te disant que tu es la femme la plus ravissante de la maison. Nous sommes ici pour un an; nous devrions faire alliance... devenir des amants pour l'année, sans obligation ni conséquence. Nous donner de bonnes choses serait notre devise! »

La candeur ne tue pas mais elle n'est pas innocente. Pas de cynisme chez ce Christian trop bonhomme pour qu'on lui résiste longtemps et qui pourrait bien avoir du sang des ducs de Bretagne et un trésor dans l'armoire. À travers le récit de la recherche historique qui a produit le roman que nous venons de lire, Christian raconte les amours de l'Acadien et de la Juive en soulevant quelques questions fort pertinentes qui montrent que candeur est aussi vertu. Ce sont ces dernières pages qui m'ont le plus captivé, l'ancrage dont parle le préfacier, « dans son époque sous toutes ses dimensions ». Un roman et sa doublure incongrue. D'une lourde érudition et d'une irrésistible bonhomie.

Miron d'hier et d'aujourd'hui

À BOUT PORTANT
Correspondance de Gaston Miron à Claude Haefely 1954-1965
Leméac, 174 pages, 1989

JEAN ROYER

La publication de ces lettres constitue, à n'en pas douter, un événement littéraire. Nous y reconnaissons dans le Miron d'hier le Miron d'aujourd'hui. Nous assistons à la naissance d'un homme à lui-même, à l'amour, à la poésie et au Québec. Nous reconnaissons un écrivain qui regarde les siens du fond de sa propre solitude.

Cette homme écrit « à bout portant d'existence ». Amoureux éperdu, bafoué, mélancolique, il veut mourir à la poésie et renaître en politique. Tantôt il vit « en amnésie » et prétend défendre le bonheur « des âmes mortes », tantôt il revendique « une miette d'affection ». Il se définit comme un homme d'action avant que d'être poète. « Je ne serai jamais qu'une bestiole de la pensée et qu'un chiot de poésie. Soit », écrit-il (page 14), mais aussi : « Je suis un animal d'action, bien plus qu'un type à écrire. Quand j'écris, c'est pour ne pas périr » (page 25).

Miron sur son chemin de Damas, qui aura 30 ans en 1958, se dépouille de ses « dessous noirs » dans ces lettres à un ami. Il découvre son visage et on l'aime malgré tout, à cause de tout. Rien n'est trahi ici, ni la force de sa présence ni la douleur de ses silences. Le poète et le militant, l'éditeur et l'animateur culturel, le voici qui avance sur son chemin d'identité, même si les mots le fuient. Des poèmes naissent sous nos yeux, variantes de *La Vie agonique*, matrices de *La Marche à l'amour*.

Ces lettres n'étaient pas destinées à la publication. Elles sont d'une écriture courante et amicale, d'une douceur quotidienne, d'une « pensée décourageante ». Mais on doit remercier leur premier destinataire, Claude Haefely, et l'éditeur Pierre Filion de les inscrire dans notre his-



Claude Haefely et Gaston Miron

toire littéraire. Car ce Miron-là, arraché à son propre silence, est aussi un personnage littéraire.

Il est ce « pitre d'étincelles et de lésions profondes », poète sans cesse en chamaille avec la poésie - « Poésie égale Femme égale Amour » (page 130) - mais aussi prisonnier de la légende qu'il a contribué à construire et qu'il s'empresse d'anéantir. Dans ses démêlés avec la poésie, Miron peut nous faire penser à ceux de Gombrowicz avec la Pologne.

Ces dénégations de la poésie sont le fait du poète mais non de l'éditeur. « Je continue de croire en la poésie, de l'aimer, d'en lire à la tonne, de la diffuser, écrit-il en 1958. Mais voilà, je ne puis en créer de la poésie. Ma création poétique, c'est d'agir. » L'éditeur a fondé avec d'autres la maison de l'Hexagone. Il a « de la poigne », dit-il : « Faire marcher une affaire, rencontrer des gens, parler, invectiver, etc. ce sont là des gestes pour lesquels j'ai des aptitudes. (...) Dans ce pays, le nôtre, rien ne doit être négligé qui favorise un climat de création » (page 85).

Les encouragements de Miron et son soutien à Claude Haefely qui va fonder, à partir de la France, une première revue francophone, *Le Périscope*, s'accompagnent de bons mots concernant les poètes qui l'entourent, Jean-Guy Pilon, Roland Giguère, Fernand Ouellette, Michel van Schendel et les autres. Quand,

malade, Miron quitte la vie littéraire, puis renaît pour aller étudier l'édition en France, il ne manque pas de vanter le travail de Jean-Guy Pilon, qui a pris en main, et seul pour un temps, les éditions de l'Hexagone à Montréal.

Parmi ces 52 lettres, plus de 40 composent le récit de l'homme qui se fait et se défait, une trentaine concernent le poète et le militant, enfin dans une vingtaine d'entre elles on reconnaît l'éditeur et l'intellectuel engagé.

Mais le personnage auquel Miron se confronte, si c'est lui-même, c'est aussi le Québec en devenir auquel il s'identifie. Miron amoureux, malade, noir, enthousiaste, forcené, poète puis silencieux, aliéné à lui-même, « Ô dénué Miron » (comme il s'est baptisé) et « Miron le Magnifique » (dira bientôt Jacques Brault), il est branché sur l'inconscient collectif. Ainsi va le Canada français des années 1950, ainsi va Miron. Le plus extraordinaire de cette correspondance, c'est son actualité, trente ans plus tard. Aujourd'hui, à la fin des années 1980, les lettres de Gaston Miron à Claude Haefely nous arrivent comme « une morsure au cœur ».

Lisons cet extrait : « ... je cotoie l'angoisse. Je m'interroge beaucoup de ce temps-ci sur l'avenir de l'esprit français au Canada. Déjà, j'ai l'impression de me battre désespérément. Cet effondrement de l'inté-

rieur auquel j'assiste chez un trop grand nombre ne cesse de m'inquiéter. Ce n'est plus le fait d'un individu par-ci par-là, ça devient le fait de près de la moitié du peuple canadien-français. Nous devenons, nous, des déracinés de l'intérieur. Si rien n'intervient, nous devons tout simplement rentrer en France ou opter pour l'américanisation » (p. 21, 12 octobre 1954). Et encore : « Nous sommes à un tel point menacés, du dedans et du dehors à la fois, par le haut et par le bas, que nous nous sommes peu à peu pétrifiés en un bloc de résistance, long à réagir positivement. Toutes nos forces indigènes aussi bien que collectives sont dirigées immédiatement vers un front d'urgence toujours nouveau et surgissant » (p. 50, 3 juillet 1956).

Le rôle de Gaston Miron dans notre histoire littéraire, et notre histoire tout court, se définit de lui-même dans ces lettres, par exemple quand on lit (p. 55, 26 novembre 1956) : « J'essaie bien d'affronter le plus de largeur possible du réel. Oui, je continuerai le plus possible jusqu'à la corde usée de ma voix, de lutter pour une culture qui rend libre ».

Depuis cette correspondance, Miron nous a donné *L'Homme rapaillé* et s'est fait l'ambassadeur de notre littérature dans le monde. Ce destin est exemplaire. Mais nous ne pourrions plus désormais en oublier les douleurs d'origine, je parle de celles

de l'homme Miron, qui coïncident avec celles du Québec de la fin des années 1950. Car ce n'est pas un hasard si coule dans ces lettres le fleuve noir de la mélancolie. Ici un destin personnel épouse un destin collectif. L'exacerbation de la conscience de soi devient chez Miron un véritable combat intellectuel où l'humanisme vient sauver le poète du doute et du désespoir. Cette mélancolie n'a rien à voir avec le délire, elle concerne une morale de l'action et une définition de soi jusqu'à l'épure. En allant au bout de lui-même, Miron éprouve les conditions extrêmes de notre modernité littéraire. C'est à cette extraordinaire rencontre de l'intime et du collectif que nous convie cette correspondance.

Un seul regret : l'éditeur, de son propre aveu, n'a pas retrouvé dans les valises de Miron les lettres de Claude Haefely. Heureusement, ce dernier les a remplacées par des notes recomposant le récit des événements qui baissent le parcours des deux amis entre 1954 et 1965. Un souhait : que d'autres correspondants de Miron nous donnent l'occasion, à la suite d'Haefely, de compléter ce regard sur la naissance du Québec moderne à travers les yeux et la plume « à bout portant » d'un de ses animateurs essentiels. Car nous le lisons dans cette première correspondance publiée - Gaston Miron est à lui seul un genre littéraire!

ÉLIE WIESEL

L'oublié
ROMAN
AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Roman, 320 pages

« L'oublié est une fresque des événements de la seconde guerre mondiale où le réquisitoire contre les crimes nazis contient un avertissement aux nations contre l'envie d'oublier l'holocauste. » Michel Soloman, *Le Devoir*.

« Un vieux juif, qui a traversé les drames du XXe siècle, perd la mémoire. C'est au fils qu'il appartient de reconstituer la tragédie et le souvenir... Un roman aux résonances graves et émouvantes. » Jacques Duquesne, *Le Point*.

Seuil

Il faut lire... François Weyergans JE SUIS ÉCRIVAIN

Le grand ami intellectuel de François Weyergans est Freud, « qui a trouvé quand même pas mal de choses ». Son grand ami de cœur est le rire, un petit rire subtil où se tapissent les vérités pas toujours bonnes à dire car « rire dans la vie, c'est apprendre à mourir ».

Jean Basile, *La Presse*

Je suis encore dans l'euphorie où m'a mis la lecture du roman de Weyergans.

Jean Royer, *Le Devoir*

J'étais tombé en amour avec un écrivain pince-sans-rire qui changeait de genre comme on change de chemise. Un romancier qui lançait ses livres comme autant de peaux de bananes dans l'histoire de la littérature. Et moi, bonne poire, je tombe sur le cul à chaque fois.

Jean Barbe, *Voir*

GALLIMARD

LIVRES LOGIQUES

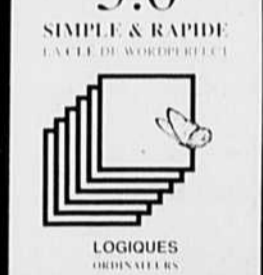
118 p. reliure spirale 12,95\$



MS-DOS SIMPLIFIÉ
par Sylvie Roy, UQAM

«Le guide de l'essentiel!» - Yves Leclerc, *La Presse*
Le best-seller de l'informatique. Bientôt 20 000 exemplaires vendus!

179 p. reliure spirale 18,95\$



WORDPERFECT 5.0 SIMPLE & RAPIDE
par Marie-Claude LeBlanc, BPRS

La clé de WordPerfect 5.0! Ce guide vous mène, leçon par leçon, des bases du traitement de texte jusqu'à ses fonctions les plus puissantes.

121 p. reliure spirale 16,95\$



MACINTOSH SIMPLIFIÉ
par Emmanuelle Clément, CIAMM

«Ce livre, écrit dans un français impeccable et abondamment illustré, résume très bien le fonctionnement du MAC.» Pierre Cadieu, *Direction Informatique*

176 p. reliure spirale 19,95\$



PAGERMAKER MAC SIMPLIFIÉ
par Hélène Adant, CIAMM

Découvrez, par l'exemple, comment maîtriser l'édition électronique et créez un dépliant dès la première journée.

En vente partout et chez LOGIDISQUE Inc.
1225, de Condo, Montréal QC H3K 2E4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

JOSHUA

AU PASSÉ, AU PRÉSENT

par Mordecai Richler

Mordecai Richler, avec sa verve et sa vigueur habituelles, dépeint dans ce roman des personnages attachants et hauts en couleurs.

Quinze

29,95 \$

Livres
le plaisir des

La France, Yes Sir

L'IMAGE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE AU QUÉBEC, 1789-1989

Sous la direction de Michel Grenon
Montréal, Hurtubise HMH, 1989

CAP-AUX-DIAMANTS Le Québec et la Révolution française
no d'automne 1989



Yvan **LAMONDE**

▲ Société

L'année du Bicentenaire s'achève et la question se pose : a-t-on renouvelé dans les études québécoises la connaissance de l'impact de 1789 sur le Québec ? Je ne pense pas. Du nouveau est certes venu de l'analyse des rapports entre le contexte révolutionnaire et la formation de la tradition juridique et, en partie, de l'étude en milieu rural de l'humus socio-éco-

nomique susceptible de recevoir l'esprit sinon la lettre des idées révolutionnaires (LE DEVOIR, 7 octobre 1989). Mais, à vrai dire, l'étude fondamentale de Claude Galarneau, *La France devant l'opinion canadienne (1760-1815)* résiste à l'épreuve du temps et de l'historiographie. Pourra-t-on réfuter un jour l'affirmation selon laquelle le pouvoir politique anglais de monarchie constitutionnelle et le pouvoir clérical, même faible après 1760, ont réussi malgré un courant libéral significatif à faire dominer la contre-Révolution dans une société qui devait faire après 1791 l'apprentissage de la souveraineté populaire et de la vie démocratique ? L'année du Bicentenaire n'a certes pas épuisé le sujet ; mais, si une historiographie laïque, critique sinon contestatrice n'a pas réussi à renverser cette réalité d'une contre-Révolution dominante, quand et comment le pourra-t-elle ?

Dans le présent ouvrage, Claude Galarneau reprend son analyse d'une action psychologique contre-révolutionnaire après 1793, après la mort par guillotine du roi. Régnald Hamel a cherché sans trouver dans



Gravure publiée dans le *Quebec Magazine* en avril 1793 et représentant la mort de Louis XVI.

un corpus de 30 périodiques entre 1764 et 1823 un courant littéraire identifiable à 1789, le Père Chaussé décrit certes une Église contre-révolutionnaire. J.-P. Wallot, ici et ailleurs, présente une action révolutionnaire plus active, plus remuante, par exemple, que celle perçue par Galar-

neau ; son vocabulaire (« les rebelles inondent la colonie d'une propagande », « les lecteurs se jettent sur la production courante ») met toutefois la puce à l'oreille, à l'occasion.

En sus, trois textes sur la Révolution et l'histoire de l'art qui permettent de souligner l'intérêt iconographique du dernier numéro de *Cap-aux-Diamants*.

Deux textes enfin de Marcel Trudel et Pierre Savard suggèrent qu'il convient aussi de parler pour le Québec plutôt de réformisme que de jacobinisme, plutôt de tradition politique britannique que de tradition politique française. A-t-on su et pu reconnaître ce que la culture politique québécoise doit à la culture politique britannique ? L'imprimé, la presse, la bibliothèque n'arrivent-ils pas avec le conquérant ? Et le régime parlementaire, tout marqué de monarchisme qu'il fut ?

Il faut relire le discours de Laurier de 1877 : l'idée qui se vend, qui permet à un libéral de se faire élire, c'est que les libertés sont anglaises, conformes au Parlement et dans les réformes, et non françaises, arrachées dans le sang et la Terreur. Pierre Savard le rappelle en clin d'oeil : l'Atlantique et la Manche nous séparent de la France ! La France de 1789 ? Yes Sir !

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

LE DERNIER DES MONDES
Christoph Ransmayr
Flammarion/P.O.L.
254 pages

TOUTE LA France littéraire est aux pieds de cet auteur autrichien. Jugez-en par vous-même : « Trente-cinq ans, né à Wels (Autriche), salué dès son premier roman en 1984, comme « une comète au firmament de la littérature mondiale », 150.000 exemplaires du *Dernier des mondes* vendus en Allemagne en un an, dix-huit traductions en cours de par le monde, le plus gros coup de la dernière Foire de Francfort que Flammarion et P.O.L. ont réussi à arracher, dit-on, à la convoitise de 12 éditeurs français, au terme de très grosses enchères. Et au train où vont les choses, probablement l'événement littéraire de l'année en France. » C'est ce qu'écrit, rien de moins, Michel Le Bris. En ajoutant : « L'ambition du *Dernier des mondes* est (...) de rassembler en un seul livre, à l'instar d'Ovide dans ses *Métamorphoses*, toute la mémoire mythologique du monde — y compris du nôtre. »

qui ne sont plus, mais je crains de ne pas avoir le temps. Tout se passe trop vite, à présent, et je ne peux plus suivre. » C'est ainsi que commence le dernier roman de cette tête de proue de la jeune littérature américaine. Après la trilogie new-yorkaise et une sorte de biographie romanesque, *L'invention de la solitude*, Paul Auster pousse plus loin l'art du thriller métaphysique avec ce roman qui porte le titre anglais *In the company of the last things* (Dans le pays des dernières choses).

Sand et Musset



LETTRES D'AMOUR
présentées par
Françoise Sagan

la pleine lune

SAND ET MUSSET
Lettres d'amour présentées par Françoise Sagan
La pleine lune
170 pages

VOICI LA correspondance d'un des plus célèbres couples de la littérature française présentée par la non moins célèbre auteur de *Bonjour tristesse*. « Elle ? Une femme un peu forte, un peu bas bleu, qui, à Paris, s'habillait en homme, fumait le cigare et était excentrique et qui, à la campagne, redevenait la bonne dame de Nohant ; croquis déjà un peu paradoxal, il faut bien le reconnaître. Musset ? Un jeune poète foutraque et batailleur, phisique et alcoolique, qui eut une histoire passionnelle avec la dite George Sand, et qu'elle trompa horriblement à Venise où ils vivaient ensemble, avec un nommé Pagello, médecin plus ou moins louche mais avec qui cette érudite amazone le ridiculisa longuement. »

LE DIABLE EN PERSONNE
Robert Lalonde
Aux éditions du Seuil
186 pages

C'EST l'histoire d'un homme qui disparaît juste avant les funérailles de sa femme. Ce n'est ni sa première, ni sa dernière fuite. On le cherche, on organise une battue, comme pour le gibier. C'est peine perdue. Il est parti comme il était venu, le veuf qui boitait de la jambe gauche et qui portait un nom qui n'était pas le sien. Il n'a laissé qu'un cri, en fait deux prénoms répétés par l'écho de la montagne : Marie-Ange et Florent, et puis le cahier d'écolier que la cousine Mathilde trouve au pied d'une source où l'homme s'est arrêté pour boire. C'est l'intrigue du cinquième roman de Robert Lalonde.

LAURENCE

Yves E. Arnau
Editions Pierre Tisseyre
130 pages

FRANCIS LECLERC s'est déniché un modeste appartement dans un immeuble. Aussitôt emménagé, son quotidien bascule. Ses nuits ne sont que des cauchemars et hallucinations. Sa compagne, Laurence, jeune femme radieuse, perd le goût à la vie. Puis, une suite d'incidents bizarres attire la curiosité de Francis. Ça devient une véritable obsession. Notons, finalement, la grande qualité de présentation de cette intrigue qui rappelle toutefois *Le bébé de Rosemary*.



LE VOYAGE D'ANNA BLUME
Paul Auster
Actes sud
202 pages

« CE SONT les dernières choses, a-t-elle écrit. L'une après l'autre elles s'évanouissent et ne reparaissent jamais. Je peux te parler de celles que j'ai vues, de celles

Ordres et désordres juridiques

GUY ROCHER
du Centre de recherche en droit public de l'Université de Montréal

Un certain dialogue entre le droit et les sciences sociales s'élabore progressivement au Québec, à la suite de bien d'autres pays d'ailleurs. Il n'y a pas longtemps, *Sociologie et sociétés*, la revue du département de sociologie de l'université de Montréal, y consacrait tout un numéro (volume 18, no 1, avril 1986). C'est maintenant au tour de *Anthropologie et sociétés*, la revue du Département d'anthropologie de l'Université Laval, de le faire. D'une manière cependant bien typique de ces deux disciplines, qui sont soeurs sans être jumelles, le numéro de *Sociologie et sociétés* avait comme thème : *Droit et pouvoir*.

Pouvoirs du droit, celui de *Anthropologie et sociétés* se présente sous le thème *Ordres juridiques et cultures*. Il faut espérer qu'un chercheur s'intéressera un jour à l'analyse comparée de ces deux numéros.

Ordres juridiques et cultures se divise assez également en deux grandes tranches : les cinq premiers articles sont d'une nature plutôt théorique, les cinq suivants sont fondés sur des recherches empiriques. Mikhaël Elbaz, co-responsable avec Ruth Murbach de ce numéro, en fait une présentation sous le thème des « ordres et désordres juridiques ». Il est vrai, comme il le souligne, que la notion d'« désordre », dans les ordres juridiques, pourrait être un axe de lecture de tout ce numéro. Par ailleurs, Elbaz en propose trois : le statut de la modernité du droit pour l'anthropologie, les configurations

spatio-tempo du pluralisme juridique, le droit du vivant parlant. Mais il prend bien soin d'ajouter qu'on pourra « entrevoir d'autres liens que ceux que nous faisons ».

Dans la perspective du premier axe notamment, Louis Assier-Andrieu réfléchit, dans une perspective critique, à ce qu'il appelle « l'incommodité assise de l'anthropologie face à l'appréhension du droit ». Menée principalement dans la perspective de l'anthropologie, cette réflexion vaut aussi pour d'autres disciplines car, souligne-t-il lui-même, « les sciences sociales témoignent d'un embarras manifeste à penser ce domaine qui se prétend... seul détenteur de sa propre vérité ». Les rapports entre le droit et les sciences sociales se multiplient, mais ils ne sont pas nécessairement toujours faciles. Toute entreprise interdisciplinaire implique un effet des rapports de pouvoir tout autant que des communications intellectuelles. Et celles-ci peuvent être compromises et même impossibles à cause de ceux-là. Par ailleurs, dans la communication entre le droit et les sciences sociales, la question de la définition même du droit, de la juridicité demeure toujours un thème délicat, parfois litigieux, peut-être particulièrement entre anthropologues et juristes. C'est le second axe et, dans ce numéro, c'est Carol J. Greenhouse qui l'aborde de front. Recourant à des modèles non occidentaux de pluralisme juridique (chinois et africain notamment), elle propose un intéressant « cadre de réflexion général pour la comparaison des ordres juridiques dans le temps et dans l'espace ». Le troisième axe est plus particulièrement celui qui traverse l'oeuvre et les propos de Pierre Legendre. Celui-ci offre cet original amalgame d'être juriste, psychanalyste et historien médiéviste. Il poursuit depuis 15 ans la publication d'une oeuvre originale, dense et forte, comme en témoigne l'entretien rapporté dans ce numéro. Il est à souhaiter que la lecture de ces pages exigeantes invite certains lecteurs à développer une familiarité avec

l'oeuvre déjà publiée de Legendre, tout comme la présentation qu'en fait Yvan Simonis.

Il n'est pas possible de reproduire ici la richesse des cinq articles d'inspiration plus empirique. D'autant que chacun contribue en même temps une réflexion théorique originale. La diversité elle-même des sujets touchés témoigne de l'étendue du filet que peut jeter l'anthropologie du droit. Deux études portent sur les autochtones canadiens : celui de Jill Torrie explore un cas — la récidive dans l'ivresse en public — comme « le stade avancé d'un processus historique de conflit inter-ethnique entre ceux-ci (les Indiens) et la majorité blanche », celui de Carol LaPrairie développe le cadre d'une analyse critique du problème de la justice pénale chez les autochtones du Canada. Dans un autre contexte national, celui de la Belgique, Marie-Claire Foblets porte sur les difficiles rapports entre le droit familial musulman, auquel se réfèrent des immigrants maghrébins et l'ordre juridique belge, pour conclure à la nécessité pour le droit de « se replacer dans la mouvance pluriculturelle qui caractérise la société contemporaine ». Il y a là matière à réflexion pour un pays d'immigration comme le nôtre. Dans une toute autre veine, David Howes tente de faire entrer l'histoire du droit civil québécois dans un cadre d'analyse historique qui ne ralliera pas, je crois, tous les civilistes, ce à quoi ne s'attend sans doute pas l'auteur ! Enfin, l'étude entreprise par Ruth Murbach met brutalement en lumière comment « le grand désordre » entraîné par l'apparition du sida a ouvert « un espace flou où de nouvelles normes sociales, juridiques et culturelles sont bricolées ».

Soulignons pour terminer la qualité de la langue de tous les articles et la quasi-absence de toute coquille d'impression, fait de plus en plus rare. Et la belle couverture présentant *Le jugement dernier* de Jérôme Bosch est une parfaite invitation à cette lecture sur la justice, les culpabilités et l'interdit.

Nouveautés

JE CROIS EN DIEU
Les fondements bibliques du Credo
En collaboration
Le Credo que nous récitons aujourd'hui remonte, dans sa formulation actuelle, aux premiers siècles de l'Église. Il tire cependant son origine réelle des écritures. Ceci explique l'angle par lequel il est abordé tout au long de ce livre. Des biblistes, hommes et femmes enseignant pour la plupart à la section des études bibliques de la Faculté de théologie de l'Université de Montréal, se sont donné pour tâche de retrouver les fondements bibliques du Credo.
224 pages • 19,95 \$

LES ÉGLISES PARTICULIÈRES — Tome II
La charge pastorale de leurs communautés de fidèles selon le Code de droit canonique de 1983
Roch Pagé
La paroisse constitue en droit la communauté à la base de l'organisation de tout diocèse ou Église particulière. La majeure partie de la présente étude traite du droit paroissial, des cures et des vicaires. En outre, y sont commentées les prescriptions concernant les vicaires forains, celles ayant trait aux recteurs d'églises et aux chapelains.
232 pages • 19,95 \$

PERSPECTIVES ORTHODOXES SUR L'ÉGLISE COMMUNION
L'oeuvre de Jean Zizioulas
Gaëtan Baillargeon
Cet ouvrage présente et analyse la vision ecclésiologique de Jean Zizioulas, la situe dans le contexte plus large de la théologie orthodoxe contemporaine et des dialogues œcuméniques en cours. Au dire de Yves Congar, Jean Zizioulas est l'un des théologiens les plus originaux et les plus profonds de notre époque.
416 pages — 29,95 \$

LE CHRIST, AVENIR DU MONDE
Ce Dieu que le monde appelle
Jean-Guy Pagé
En cette fin du XXe siècle, le christianisme a-t-il encore un avenir ? Plusieurs en doutent dans un monde qui ne tient plus compte de Dieu et où la religion tend à devenir une affaire privée, chaque individu la concevant selon ses entées personnelles. Ce livre ose affirmer, au contraire, que non seulement le christianisme a un avenir, mais qu'il est l'avenir de l'humanité et du cosmos.
280 pages — 18,95 \$

JE MARCHERAI VERS LA MER
Yvon Poitras
L'auteur nous partage en des textes simples, lumineux et profonds son regard de compréhension et de sagesse sur sa vie, sur la vie.
Tout le livre est une invitation à chercher ce qui pourrait donner un surcroît de sens à nos rencontres, à nos activités quotidiennes, une invitation à oser vivre nos vies dans l'enthousiasme et l'espérance.
152 pages • illustrations en couleurs • 12,95 \$

3965, boul. Henri-Bourassa Est
Montréal, Qc, H1H 1L1
Tél.: (514) 322-7341
Télécopieur FAX: (514) 322-4281

EDITIONS PAULINES

LES ÉDITIONS TRIPTYQUE

VIENT DE PARAÎTRE

La mort de Marlon Brando
roman
2e mille
Pierre Gobeil
LA MORT DE MARLON BRANDO
108 p., 12,95\$

La chienne d'amour
récit
Bianca Côté
LA CHIENNE D'AMOUR
88 p., 12,95\$

Drôle d'école
conte
Marie Page
Drôle d'école
146 p., 12,95\$

MOEBIUS
Le numéro 41 porte sur le rituel. Il y est question de l'écriture, de la folie, de la vie de bureau, de la vieillesse, de la lecture publique.
Un hommage à Julien Bigras.
156 pages. 7,00\$

Pour tout renseignement:
LES ÉDITIONS TRIPTYQUE

C.P. 5670, succ. C,
Montréal H2L 2H0
Tél.: (514) 524-5900

GUÉRIN
littérature

ÉDITEUR • IMPRIMEUR • LIBRAIRE

LE CHOIX DE BERTRAND VAC DANS SON OEUVRE

« Sans fausse modestie, mais aucune, voici ce que ce retour sur mon passé d'écrivain vous propose. »

4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2, Tél.: (514) 842-3481

Distributeur exclusif: Québec livres, 327-6900

L'histoire extraordinaire d'un bon Cadjin et de sa famille

UN GRAND PAS VERS LE BON DIEU
Jean Vautrin
Paris, Grasset, 1989
440 pages



TOUT COMME avec *Pélagie-la-Charrette*, il y a 10 ans, c'est passé la cinquantième page que je commençai à vraiment lire *Un grand pas vers le Bon Dieu*. La langue d'Antonine Mailet, l'Acadienne de Bouctouche, est nourrie des archaïsmes de sa race. Celle de Jean Vautrin est à la fois apprise des Louisianais d'aujourd'hui, les Cadjins, et inventée par un gourmand des mots, un « goûteur » de ce qu'il appelle, chez Pivot, l'autre semaine, ce gargouillis de français que parlent encore — pour combien de temps ? — les gens des bayous.

Il faut donc apprivoiser non pas le

style de Jean Vautrin mais les mots dont il se sert pour raconter la poutant inénarrable (sauf pour lui) histoire d'Edius Raquin, « un bon Cadjin de la paroisse Évangéline », de sa femme Bazelle, de sa fille Azeline et de tout ce qui lui advint, entre les années 1893 et 1920. Par la faute d'un bandit recherché par toutes les polices, Farouche Ferraille Crowley, et du chasseur de baleines, ex-harponneur de baleines, du nom de Palestine Northwood.

Pour reprendre la comparaison du début, une même veine rabelaisienne est le propre d'Antonine Mailet, prix Goncourt 1979, et de Jean Vautrin, que couronnera peut-être le jury Goncourt 1989. La première raconte l'histoire de tout un petit peuple, dispersé par la déportation de 1755, mais rassemblé de nouveau, en pièces détachées le long des États américains et ramené au pays de « la Grand'Prée » par une veuve indomptable, sorte de mère Courage, dans sa charrette menée par des boeufs. Le second s'est pris d'amitié et même épris d'une grande compassion pour ces cousins éloignés, venus aussi bien des vieilles provinces fran-



caises que d'Allemagne et d'Irlande, au point de leur consacrer un grand roman, nourri de « bruit et de fureur ». Qu'on ne s'y trompe pourtant pas : *Un grand pas vers le Bon Dieu* n'est pas du sous-Faulkner. Vautrin a certes fréquenté et sans doute bien digéré les grands romanciers américains, le Steinbeck de *Des souris et des hommes*, le Caldwell d'*Un p'tit*

gars de Georgie, mais il ne les copie jamais. Son livre est un grand roman français, bien qu'entièrement inspiré par l'Amérique des pionniers.

Hormis les épisodes de violence, la tuerie qui noircira jusqu'au cauchemar les noces d'Azeline et de Farouche Ferraille Crowley, « italianisé » par son beau-père pour la circonstance, cette histoire de famille, sur trois générations, procure au lecteur des émotions de tous ordres mais avant tout une véritable admiration pour la maîtrise langagière et, bien entendu, littéraire de l'auteur. Vautrin est passé maître dans l'art de s'approprier les fables qui ont enchanté les habitants de cette terre, d'abord française, mais créolisée par méissage avec les esclaves noirs.

En lisant les savoureuses et souvent très poétiques « envolées » de la *traiteuse* (guérisseuse) Mom'zelle Grand-Doigt, qui perdra la tête au sens propre du mot, dans le carnage de la ferme Raquin, on rêve de cette terre fertile, sur les bords du Mississippi, des chênes-lièges, de la mousse espagnole... Jean Vautrin ne s'est pas contenté de rechercher tout ce qui pouvait alimenter l'histoire

d'Edius et de sa famille. Il a voulu tout savoir de la faune et de la flore louisianaises, des enfances du jazz pour que Jim Trompette nous apparaisse plus que probable, presque aussi réel que les vrais jazzmen de Nouvelle-Orléans et, bien entendu, pour que son Azeline se transforme en Lilly Mae, il aura exploré les quartiers chauds de la vieille ville.

Un personnage d'*Un grand pas vers le Bon Dieu* me paraît assez mémorable, qui traverse cette tumultueuse saga du commencement à la fin. Il s'agit du « Nindien » Jody McBrown, la mémoire vivante de la tribu d'Edius. Très vieux, « assis au fond d'une berceuse » — Vautrin précise « un fauteuil à bascule usagé » — il voit surgir Jim qui a hérité du domaine des Raquin, et il dit simplement : « Que la vieillesse soit la maison des enfances retrouvées. » C'est le ton tout à fait biblique d'un grand nombre des brèves conversations qu'entretient le vieil Indien

avec les gens qui l'entourent, quand « il fouille creux », quand, notamment, il raconte au fils de Farouche Ferraille Crowley comment son père « a affronté la chaleur étouffante des déserts, la précarité des éboulements, le lit des rivières glaciales et la solitude des montagnes ».

En prime, Jean Vautrin a glissé un inceste, celui de Jim avec sa mère Lilly Mae-Azeline et, bien entendu, le duel mortel et savamment différé par le romancier, de Crowley et de Palestine Northwood, digne de l'immortelle séquence cinéma de *High Noon*, de Fred Zinnemann. Mais il faudra compter, bien sûr, avec toutes les ressources du cinéma d'aujourd'hui pour mettre en images cette incroyable histoire qui vient de combler des milliers de lecteurs et qui pourra, sans aucun doute, ravir des millions de cinéphiles. Si Jean Vautrin se souvient qu'il s'appelle Herman du temps de sa carrière de scénariste-dialoguiste.

L'écrivain qui a attendu pour déranger

TU REVIENDRAS À RÉGION
Juan Benet
Traduit de l'espagnol
et présenté par Claude Murcia
Éditions de Minuit
1989, 414 pages.



Quand on parle de la censure et des ravages qu'elle peut provoquer on oublie volontiers l'Espagne de Franco. Il n'en reste pas moins que jusqu'en 1965 il fallait faire attention en Espagne si on voulait être publié et ne pas s'attirer des ennuis. Plusieurs écrivains ont même préféré alors se taire plutôt que d'assumer des frustrations, des humiliations et des exclusions. Car autant la censure à la soviétique avait des chances d'émouvoir les éditeurs étrangers, généralement certains d'ailleurs de faire fortune puisque les oeuvres de malheureux écrivains russes enfermés dans des gouglas se vendaient fort bien à l'Ouest, autant les victimes de la censure de Franco n'avaient aucune chance de provoquer des réactions similaires.

Desséchante, stérilisante pour la littérature espagnole, cette forme de pression n'entraînait pas pour autant de réactions médiatiques. Tout cela explique pourquoi Juan Benet ne lutta pas pour faire traduire ses romans, mais attendit plutôt, comme plusieurs autres écrivains, son heure. Né en 1927, Juan Benet commence d'ailleurs à publier systématiquement à partir de 1961 et devient alors

très rapidement connu dans son pays. Les critiques prétendent qu'il est le chef de file de la littérature espagnole contemporaine et plusieurs jeunes écrivains se réclament de son symbolisme et de sa manière d'évoquer le grand drame national qui jamais ne sera oublié, la guerre civile !

Dans son dernier roman, il décrit les nombreux chemins qui mènent à Région, zone qu'on ne peut atteindre de nos jours sans traverser « un petit désert en altitude qui paraît interminable ». Autrefois, c'est là qu'on se battait. Les Républicains résistaient aux assauts de leurs adversaires puis furent obligés de capituler sous la pression des Navarrais et des Marocains. Autour de Gamallo qui deviendra colonel évolue tout un univers de personnages; soldats, officiers et civils. On assiste aux combats de rues, aux charges absurdes et aux retraits non moins inutiles qui durent pendant des mois et des années, juste à Région, ce lieu privilégié, situé sur la carte présentée au début du livre. Un médecin agit dans tout cela sans qu'on sache s'il le fait pour soigner ou pour tuer, une femme aime plusieurs hommes à la fois, mais il importe peu de préciser ce qui va arriver au docteur Sébastien, ou à Maria Timoner, ou même à Marré Gamallo, la fille du colonel. Quand on commence ce roman on pénètre dans un monde à part qu'on ne peut plus quitter.

Juan Benet a su laisser mûrir en lui son texte, puis le travailler et polir jusqu'à la limite extrême au-delà de laquelle il devient impossible de retrancher quoi que ce soit. Volontairement il a banalisé aussi des dra-

mes dont la description aurait été impossible aujourd'hui, un demi-siècle après des événements qu'on a oubliés et qu'on efface volontairement dans la mémoire populaire. Car comment raconter la haine, la rage, l'absurdité absolue qui poussent les hommes à tuer d'autres hommes du même pays, de la même bourgade, parlant la même langue et ayant pour toute richesse des traditions historiques communes ? On peut rappeler indéfiniment les cruautés de l'Allemagne hitlérienne à l'égard des pays occupés et des peuples qu'Hitler voulait exterminer et cela d'autant plus facilement que cette Allemagne-là a été vaincue, soumise et pratiquement détruite. À l'opposé, la guerre d'Espagne, c'est une histoire de famille où quand on pénètre dans un petit village on sait que les descendants des Républicains se souviennent des cruautés perpétrées par les voisins franquistes et vice versa.

De toute évidence Juan Benet refuse d'envenimer ces haines fratricides et ne prend pas parti. Comme un peintre, par petites touches, il brosse une scène après l'autre. Voilà l'enfant séquestré, couché sur un grabat, que le médecin finira par achever avec une piqûre, et un peu plus loin un soldat qui sacrifie ses dernières cartouches pour tuer le jeune chien affamé qui profane la paix des morts qu'on ne parvient pas à enterrer assez vite. Ce n'est pas l'horreur de la guerre, mais l'absurdité de la mort qui se veut héroïque et contre laquelle seules les femmes savent pleinement s'insurger en dénigrant l'égoïsme et l'indifférence des mâles face à la souffrance et à

l'infirmité de leurs compatriotes.

Tu reviendras à Région est un roman qui dérange, car l'auteur se moque avec une ironie mordante et très efficace des bons sentiments, de bonnes manières et de bonnes conventions sociales. Les pages où les gens comme il faut se rendent à l'église le dimanche pour tirer le lendemain les uns sur les autres, sont écrites d'une façon telle qu'on croit les voir, être présent et participer aux destructions et aux tueries. Et c'est justement cela qui rend la charge de Juan Benet irréfutable, cette façon de montrer la société espagnole de l'époque sans rien dénigrer, critiquer ou évaluer.

La force de l'écrivain c'est ce dessein délibéré de ne pas prendre parti, mais de choisir des moments privilégiés, les transformer en symboles et les faire vivre !

La traduction de Claude Murcia semble à la fois fidèle et soucieuse de rendre les nuances, si importantes chez Juan Benet qui suggère, sans insister et parvient ainsi à capter et à retenir l'attention. Il est heureux que ce roman publié en 1967 en Espagne soit présenté enfin, plus de vingt ans plus tard, au public francophone. Dans la production littéraire internationale il occupe certainement une place non négligeable et il est évident que Juan Benet est un romancier contemporain qui mérite certainement qu'on s'intéresse à son oeuvre et à son évolution. Dans son oeuvre, comme dans celle de bien d'autres romanciers européens, la littérature et l'histoire de ce siècle se rejoignent et aident parfois les héros oubliés à se sentir moins seuls...

Changer l'histoire de la Femme

BERTHE MORISOT
Anne Higonnet
Paris, Éditions Adam Biro
1989, 236 pages

CHANTAL BEAUREGARD

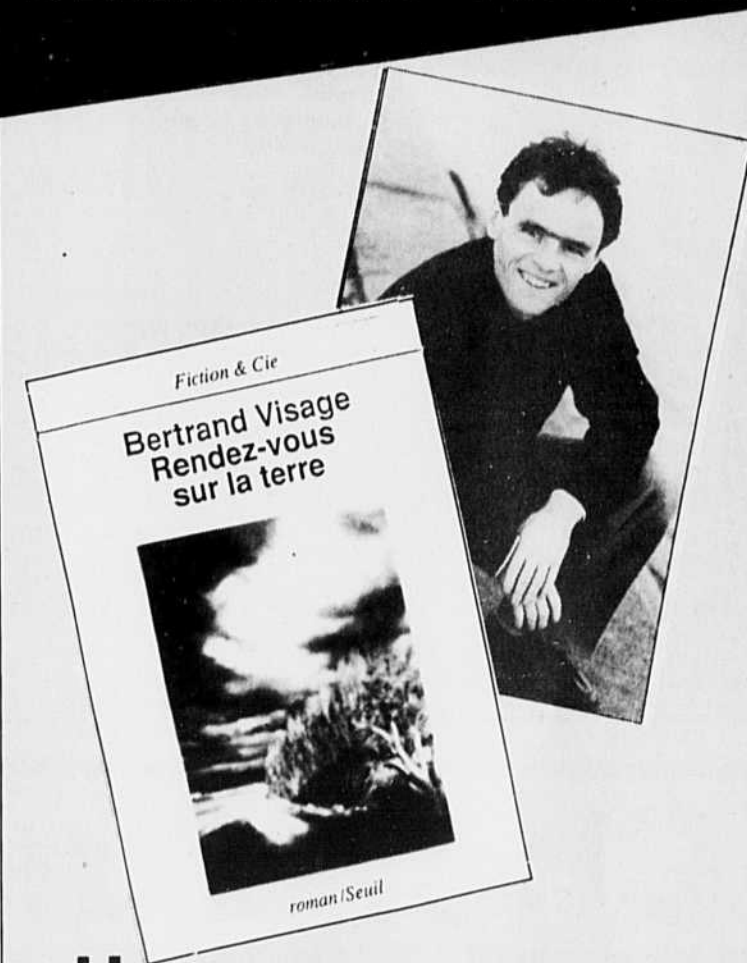
Berthe Morisot a été l'un des peintres du 19^e siècle qui ont pratiqué l'impressionnisme, bien qu'elle ait travaillé en marge de ce mouvement. Mais cela ne minimise pas son importance pour autant. Si Degas, Monet, Pissarro, Renoir et Sisley ont changé le cours de l'histoire en choisissant leurs sujets dans la vie moderne et en défendant le « plein air », « Morisot a aussi changé l'histoire de la Femme ».

Née dans une famille bourgeoise, en 1841, Berthe Morisot n'a pas revendiqué de meilleures conditions d'existence pour les femmes, quoique, vers 1890, elle fit sa première déclaration en faveur des droits de la femme, elle les a dépassés. « Sans jamais critiquer ouvertement la condition féminine, elle refusait de l'accepter. Faut-il rappeler ce que sa vie a eu d'exceptionnel ? »

Tout d'abord, malgré les pressions familiales et les idées étroites de l'époque sur la place des femmes dans la société, elle a persévéré, non sans difficultés et remises en question, dans la vie qu'elle avait choisie à 17 ans. Elle a mené une carrière de peintre sous son propre nom et, bien qu'« on ce temps-là, une femme était mariée entre l'âge de 20 et 25 ans », elle avait 33 ans lorsqu'elle épousa Eugène Manet, le frère d'Édouard, pour lequel Berthe Morisot posa à de nombreuses reprises. Elle est même considérée comme son modèle favori. Bref, cette peintre remarquable, qui savait si bien exprimer les gestes intimes et du quotidien, a su participer à un art qui était plutôt fermé aux femmes de son temps, tout en trouvant un égal bonheur dans sa vie familiale.

Une biographie illustrée de 40 peintures et photographies en noir et blanc, qui réussit à tracer un portrait vivant d'une femme complexe et en avance sur son temps.

BERTRAND VISAGE



Un chant d'amour et de violence aux arbres et aux bêtes. Librement inspiré d'un fait divers authentique de la fin du siècle dernier, cette histoire conte les dérèglements et les passions de deux frères et d'une soeur.

Roman, 216 p.

Seuil



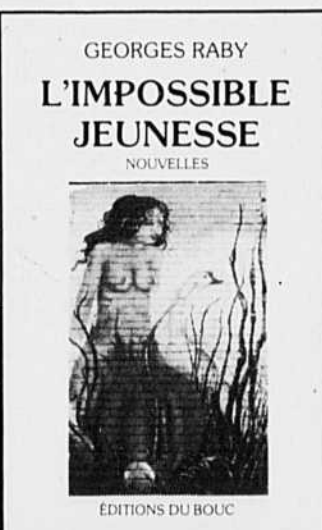
LE MONDE CHANGE... L'ÉTAT DU MONDE AUSSI!

Entièrement renouvelé, l'État du monde 1989-1990 c'est l'actualité à votre portée!

Les Éditions du Boréal, en collaboration avec Le Devoir et CIEL 98,5 MF, vous offrent la chance de gagner des exemplaires gratuits de l'ÉTAT DU MONDE.

Écoutez Ciel 98,5 MF entre 9 heures et 18 heures tous les jours du 23 octobre au 5 novembre 1989 et participez au tirage quotidien de l'État du monde.

LES ÉDITIONS  DU BORÉAL



L'IMPOSSIBLE JEUNESSE
NOUVELLES

MIEUX QU'UN ROMAN... des nouvelles de Georges Raby!
Un même personnage cherche un nouveau visage à la vie. D'étranges rencontres au coeur du Plateau Mt-Royal... Une imagination rare!
Un souffle érotique vivifiant! À lire sans faute, dirait Pivot.
(Illustration: Dominique Épaule)

ÉDITIONS DU BOUC
La petite maison de la vraie littérature
Diffusion: Québec Livres (136 p.) \$11.95



GUÉRIN

littérature

LE CHOIX DE JEAN ÉTHIER-BLAIS DANS SON OEUVRE



«J'ai tenté de prendre possession du jardin de l'écriture.»

«Le lecteur pourra me suivre à la trace s'il en a envie.»

Le plaisir des Livres

◆ Quignard

seurs femmes qu'il aime à sa façon. Mais, en croyant faire des offrandes à son enfance en multipliant les boutiques de jouets de par le monde, il fuit en fait son enfance. D'un côté, il est engagé dans une guerre sans merci avec d'autres collectionneurs; comme font les enfants jaloux de leurs jouets. De l'autre, c'est un homme d'affaires très sérieux qui a peur des sentiments forts, de l'intensité des émotions, des passions. C'est pour cela qu'il voyage tout le temps et qu'il ne veut pas s'attacher à personne. À travers *Les escaliers de Chambord*, c'est un cœur froid qui parle.



PHOTO JACQUES GRENIER
Pascal Quignard tout souriant.

Sur la quatrième marche : « Ce n'est donc pas un conte de fées comme certains le laissent entendre ? Absolument pas. C'est un roman réaliste très dur et angoissant sur le monde des collectionneurs. J'en ai rencontré plusieurs et c'est un milieu impitoyable qui illustre très bien la crise des idéologies d'aujourd'hui. Les collectionneurs accumulent des objets par manque du côté affectif. Ils sont tous puérils et obsédés par l'accumulation d'objets. Leur imaginaire est structuré par la possession. C'est comme s'ils voulaient substituer le sein maternel par l'accumulation d'objets. Mais ils sont incapables, pour la plupart, d'éprouver des sentiments forts, de passions amoureuses. L'objet est passé, pour eux, devant les humains. »

Sur la cinquième marche : « C'est très dur comme vision du monde. — C'est pourquoi mon roman est écrit à la troisième personne et que j'emploie beaucoup les subjonctifs. Cela donne un ton impersonnel et saccadé au récit. Ce qui contribue à rendre l'histoire angoissante. Car c'est un drame que vivent les collectionneurs. Ils sont coupés de leur enfance, comme plusieurs d'entre nous. Pourtant, l'enfance est le lieu où les émotions sont ressenties le plus fortement. L'intensité de l'émotion brute d'avant le langage est incomparable. C'est pourquoi on peut parler de passion amoureuse pour les enfants de 5 ou 6 ans, même s'ils n'ont pas encore les mots pour l'exprimer. Après, lorsque le langage vient diviser les émotions et les domestiquer, on est condamné à répéter tous nos sentiments avec des mots. »

Sur la sixième marche : « C'est ce que fait l'écrivain ? Précisément. Il veut retrouver la voix perdue de son enfance. L'immédiateté et l'intensité des émotions. L'émerveillement de l'enfant devant la première neige. C'est précisément ce qui va arriver à Édouard le collectionneur. À la fin du roman, il va retrouver la capacité de se passionner pour quelque chose à travers les lettres d'un nom de jeune fille qu'il avait aimée. »

Sur le palier : « Ce n'est donc pas si noir comme récit ? Non, même si tous mes écrits font la part belle aux choses sales, aux babioles, aux mauvais sentiments, aux laissés-pour-

tions, mais ça les amènent toujours un peu à côté de ce qu'ils voulaient dire. C'est vraiment une aventure. L'écrivain perd le contrôle. Tandis que l'essayiste, lui, tient un sujet défini qu'il creuse plus profondément. Il n'invente pas de monde et il peut se concentrer sur la structure de son ouvrage. Quant au romancier, il suit souvent les événements qu'il invente lui-même. C'est pour cela qu'il doit porter une attention particulière au ton de son récit, pour ne pas trop dévier de son propos et organiser une histoire cohérente. Tout le contraire de la vie quotidienne. »

Sur la onzième marche : « Et la musique dans tout cela ? La musique demeure une passion que j'assouvissais en jouant avec des amis. C'est mon côté social d'avant le langage parce que là on peut communiquer des émotions sans passer par les mots. »

Sur la douzième marche : « Mais les mots sont là ? Bien sûr, et il faut passer par eux. C'est pour cela que tous mes livres sont en quelque sorte des quêtes sans fin. Roger Koplan disait justement : 'Qui trouve a mal cherché'. La fin, la mort, c'est lorsqu'on trouve enfin quelque chose. Un objet, une théorie, quelqu'un, etc. Il faut au contraire revitaliser sa quête, raviver sa blessure, pour pouvoir s'émerveiller à nouveau. »

Devant la porte du bar : « Et si on allait essayer une bonne petite bière ? Très volontiers. Il paraît qu'il y a une bière québécoise du nom du patron de la lecture ? »

La porte s'ouvre devant le chaos de la vie.

◆ Bibliothèques

municipalités manquent d'espace et doivent, dans un premier temps, agrandir leurs locaux. Et d'autres municipalités doivent se doter d'une bibliothèque qui n'existe pas encore.

Rappelons que de 1985 à 1986, les dépenses totales affectées à l'achat de documents dans les bibliothèques publiques du Québec chutaient d'environ \$ 2 millions, passant de \$ 13,955,178 à \$ 11,856,000. On sait que l'année 1985-86 s'est révélée catastrophique. Coïncidant avec la fin du plan quinquennal de développement du début des années 80, la coupure de \$ 4 millions dans le budget d'aide aux bibliothèques autonomes n'a fait que rendre la situation intenable et accentuer le retard du développement des collections. D'ailleurs, bon nombre de municipalités ont dû à ce moment transférer des fonds prévus pour l'achat de livres au simple budget de fonctionnement, puisque le gouvernement annonçait ses compressions budgétaires alors que l'exercice financier des villes était déjà en cours et que les budgets municipaux avaient été votés. Les coupures de subventions de 1986, ajoutées au moratoire imposé en 1985 sur l'aide à la construction et à l'aménagement, n'avaient fait que révolter le milieu.

Depuis, le gouvernement a manifesté sa volonté politique de redressement. En 1987, les dépenses totales affectées à l'achat de livres et autres documents se chiffraient par \$ 12,774,417. En 1988, la courbe de progression grimpeait à \$ 16,294,545 — une augmentation de \$ 4 millions. Cette hausse des montants consacrés au fonds documentaire ou collections signale un nouveau partage des responsabilités entre l'État et les municipalités. En 1988, les contributions municipales globales au développement des bibliothèques se sont élevées à \$ 73,293,697, tandis que les subventions du ministère des Affaires culturelles totalisaient \$ 20,815,000. En fait, l'État subventionne les bibliothèques centrales de prêt (bibliothèques régionales desservant une population de moins de 5,000 habitants) dans une proportion de 75 % et les bibliothèques autonomes dans une proportion d'environ 15 %.

« Lorsque les Québécois ont voulu des arènes, ils en ont obtenu après avoir fait des pressions auprès de leurs conseillers municipaux », avance Michelle Dupuy. Comme les montants alloués à l'achat de livres



relèvent d'une décision du Conseil de ville, la démarche la plus efficace pour faire évoluer rapidement la situation semble aujourd'hui être dans le camp municipal si les citoyens le veulent vraiment. Le gouvernement est-il en train de remettre le flambeau aux municipalités ? Comment faire face à l'épineux problème de l'accroissement des coûts et des besoins liés à une compression brutale des budgets ? Peut-on tarifier les services, c'est-à-dire imposer aux usagers des frais supplémentaires directs ?

L'Association des directeurs de bibliothèques publiques du Québec déplore le fait que près de 40 % des municipalités soient tombées dans le piège de la tarification. « Même si le coût est minime pour les usagers, c'est une question de principe », explique Michèle Dupuis. « Nous sommes pour la gratuité des services ». D'ailleurs, les bibliothèques publiques sont reconnues à travers le monde comme une responsabilité des pouvoirs publics. Le *Manifeste de l'Unesco* en témoigne : « la bibliothèque publique doit être financée en totalité par l'État ou les collectivités locales; ses services ne doivent donner lieu à aucun paiement de la part des usagers ».

Le rôle que joue la bibliothèque dans le développement des habitudes de lecture ne fait plus aucun doute. Sur le tableau de l'évolution des bibliothèques, on peut observer que la population desservie est passée de 45,5 % à 87,9 % au cours des 28 dernières années, que la proportion d'usagers par rapport à la population desservie est passée de 6,4 % en 1960 à 26,1 % en 1988, tandis que le nombre de prêts par habitant desservi grimpeait de 0,85 à 5,1 volumes par année au cours de la même période. Est-il nécessaire de souligner l'apport primordial des bibliothèques à la diffusion du livre et à son accessibilité ?

Considérant que le temps moyen de lecture d'un livre est de cinq heures, les prêts effectués par les bibliothèques publiques québécoises représenteraient quelque 120 millions d'heures d'occupation au cours d'une année. En tenant compte des dépenses totales des bibliothèques en 1986, on arrive ainsi à un coût par heure de lecture de \$ 0,68 tout en ne considérant que l'aspect loisir de la lecture. Il appert donc que les services rendus à la population par les bibliothèques se révèlent parmi les moins coûteux d'autant plus que celles-ci remplissent quatre missions : éducation, culture, loisir et information.

Pour l'année 1989-90, le ministère des Affaires culturelles annonçait cette semaine des subventions globales de \$ 22,261,000. L'argent sera réparti comme suit : \$ 13,850,000 seront affectés à l'aide aux municipalités (budget de fonctionnement et achat

LE PLAISIR DES MOTS

Aménagement de l'orthographe

La quadrature du cercle ?

MARIE-ÈVA DE VILLERS

CASSE-TÊTE CHINOIS, collection d'exceptions, subtilités d'érudits, l'orthographe française désespère les écoliers, les étudiants (leurs parents aussi) et les enseignants.

Des centaines d'heures doivent être consacrées à l'apprentissage de la forme capricieuse des mots au détriment peut-être d'autres connaissances plus fondamentales.

Au dire de plusieurs, une simplification s'imposerait donc. Mais voilà, ce n'est pas si simple. En fait, l'entreprise paraît impraticable; plusieurs grammairiens, des directeurs de l'enseignement, un ministre de l'Éducation, des linguistes éminents, tous français, s'y sont aventurés vainement au cours du siècle dernier. Claude Hagège est résigné : « La réforme ? Techniquement souhaitable, socialement impensable... »

Même l'Académie française, qui paraît pourtant la mieux placée pour proposer un réaménagement de la langue écrite, a capitulé. En 1976, l'auguste assemblée des immortels avait hardiment soumis un certain nombre de simplifications orthographiques et de nouvelles tolérances grammaticales.

Onze ans plus tard, constatant que « la nouvelle orthographe n'était pas entrée dans l'usage », elle renonçait, en conséquence, à sa réforme. L'Académie, greffier de l'usage, doit s'y soumettre. Par ailleurs, le rôle des dictionnaires est de transcrire l'usage, et non de le dicter. Mais voilà, comment les pauvres usagers du français oseraient-ils transgresser la graphie consacrée par l'usage, l'Académie ou les grands ouvrages lexicographiques ? Nous voilà coincés dans un cercle parfaitement vicieux.

Qui pourrait agir et par où commencer ? La question est lancée. En attendant des réponses, cherchons dans les nouvelles techniques les instruments qui

seraient susceptibles de nous faciliter la tâche. Pour compter, il est bien difficile aujourd'hui de ne plus recourir à sa calculatrice; en une vingtaine d'années, son emploi s'est imposé complètement.

L'orthographe française est difficile, mais que dire de celle de l'anglais qui ne lui cède en rien ? À cet égard, les Anglais, les Américains sont privilégiés : ils disposent déjà de merveilleux dictionnaires informatisés de poche. Le *Webster's*, par exemple, est accessible en mémoire morte à toute personne inscrivant sur les touches la séquence des lettres d'un mot de sa langue. On n'en connaît pas la graphie ? Qu'à cela ne tienne, il suffit de taper le mot comme il se prononce et le petit écran indiquera toutes les orthographe possibles suivies des définitions appropriées, des synonymes, des homonymes, etc.

Comme les utilisateurs de l'anglais sont en grand nombre, le dictionnaire automatique se rentabilise rapidement. Le marché francophone n'est pas négligeable; il y a fort à parier qu'à moyen terme, le *Petit Larousse*, et même le *Grand Robert* seront ainsi miniaturisés. **Orthographe d'usage ou orthographe lexicale** (un seul *p* pour *apercevoir*, mais deux *p* dans *appartement*), des réponses infaillibles seront apportées à toutes nos interrogations.

Cependant, nous devons être bien conscients qu'avec cet outil, si pratique soit-il, nos problèmes orthographiques, ne sont pas tous réglés, loin de là. En fait, c'est l'orthographe grammaticale (accord du verbe, du participe passé, de l'adjectif, etc.) qui est la plus complexe et qui entraîne le plus grand nombre d'erreurs. Et cette orthographe, qui se fonde sur les relations entre les mots dans une phrase, est trop multiple pour être enfermée dans une nomenclature informatisée ou non.

Rien à faire, malgré tous les progrès de la technique, ou en revient au même point : il faudrait peut-être envisager une simplification de notre écriture.

de livres); \$ 1,600,000 serviront à l'implantation de nouvelles bibliothèques ou agrandissement de locaux; \$ 6,811,000 seront versés aux bibliothèques centrales de prêt. De plus, toute municipalité qui voudra se doter d'une première bibliothèque pourra jouir d'une subvention de 50 % de toutes ses dépenses au cours des deux premières années d'implantation.

Bien que le Québec ait déjà une loi sur les bibliothèques publiques, celle-ci date de 1959 et n'a jamais été révisée. Elle est presque devenue inopérante. Pour tous les gens du milieu, le temps serait venu de se donner une nouvelle loi. La Direction des bibliothèques publiques du ministère des Affaires culturelles y travaille actuellement. Et le projet de loi devrait figurer au prochain menu de l'Assemblée nationale.

◆ Inédit

lettre était dans quelle enveloppe, et que rien ne serait plus indélicat que d'envoyer à Micheline la lettre de Monique et à Monique celle de Rachel.

Il décheta les enveloppes, les

déchira et en prit trois nouvelles sur lesquelles il inscrivit les noms et adresses des destinataires avant d'y glisser les trois lettres. Il plaça les trois enveloppes sur le coin de son bureau et s'efforça de travailler un peu.

France arriva avant qu'il n'ait ajouté plus d'une demi-ligne.

— Tiens, tu as des lettres à poster ? remarqua-t-elle. Justement, je vais au bureau de poste.

Elle prit les enveloppes, les glissa sous une pile de lettres qu'elle avait à la main. Noël la laissa repartir sans mot dire.

Il se souvint alors que France lui avait souvent demandé de lui écrire. Il avait toujours refusé, sous prétexte qu'ils habitaient ensemble et qu'il n'avait rien à lui écrire qu'il ne pouvait lui dire de vive voix.

Il rouvrit la version « Monique » de sa lettre et en fit une quatrième version, qu'il déposa dans une enveloppe près du téléphone du living-room, où il laissait normalement le courrier adressé à France.

Lorsqu'elle entra, il prêta l'oreille. Il l'entendit déchirer l'enveloppe.

Elle remonta le voir et, sans dire un mot, l'embrassa dans le cou.

Pendant quelques instants, il en ressentit du plaisir. Mais bientôt il fut forcé de se reconnaître comme l'individu le plus dégueulasse de la planète.

GRAND LANCEMENT

Estuaire

le mercredi 25 octobre de 17h00 à 19h00 au Bar St-Sulpice 1682 St-Denis, Montréal.

Comme sur une musique de... écrire non pas sur, mais avec ou à côté de la musique, comme on écrit derrière le bruit du monde, devant la voix des choses.

Dossier: les jeunes poètes. Qui sont-ils, ceux qui n'ont pas encore 30 ans et qui font de la poésie?

LE DIRECTEUR, M. Gerald Gaudet, L'ÉQUIPE DE LA REVUE, Elise Turcotte, Jean-Paul Daoust, Louise Blouin, Gaston Bellemare, Sylvain Maltais, ET QUELQUES-UNS DES POÈTES AYANT PARTICIPÉ AU NUMÉRO, Christian Mistral, Mario Cholette, Christiane Frenette, Patricia Lamontagne, Yves Roy, François Vigneault, Bernard Pozier et Bianca Côté seront présents pour vous souhaiter la bienvenue, vous faire profiter de nos spéciaux d'abonnement et partager un poème. Un verre de punch sera servi.

Chef-d'œuvre.

CHRISTOPH RANSMAYR

Le dernier des mondes

Roman

Traduit de l'allemand par Jean Pierre Lafont

Flammarion / P.O.L

Deuxième roman d'un auteur de trente-cinq ans, le *Dernier des Mondes* est un véritable joyau de l'écriture, un livre riche de toutes sortes de lectures.

Jean-Louis de Rambures
Le Monde

Flammarion / P.O.L

DU NOUVEAU SUR Laurier!

De 8h00 à minuit 7 jours par semaine

LIBRAIRIE RENAUD-BRAY

1005, av. Laurier — Tél.: 279-6384

CENTENAIRE

Jean Cocteau

colloque

26 et 27 octobre 1989

ENTRÉE LIBRE

Université McGill
Département de langue et littérature françaises
3460, rue McTavish
Montréal (Québec)
H3A 1X9

RENSEIGNEMENTS: 398-6881